

## Ésaü et Jacob / Castor et Pollux

### Une comparaison entre monde biblique et monde grec

*Philippe Lefebvre*

La Genèse, comme premier livre de la Bible, a une portée programmatique. On présente dans ce livre un certain nombre de situations que l'on retrouvera dans bien des écrits bibliques ultérieurs, sous des formes variées, selon des paramètres différents. Ces situations sont en quelque sorte fondées dans l'ouvrage inaugural. Elles attirent l'attention d'emblée et maintiennent le lecteur en état d'alerte : dans la Genèse déjà, puis dans les livres suivants, elles font et feront l'objet d'explorations, de développements. Elles constituent autant de « dossiers » que le lecteur pourra suivre de place en place et dont chacun contribue à documenter une expérience fondamentale de l'humain. Parmi ces affaires à suivre figure ce que l'on pourrait appeler « le conte des deux frères », pour reprendre le titre d'un antique récit égyptien.<sup>1</sup> Les récurrents binômes de frères contribuent en effet à structurer le texte de la Genèse. Ils offrent une première réflexion sur cette dualité à la fois constitutive de l'humain et fertile en questionnements : un homme est nécessairement en relation, dans les mêmes périmètres d'existence, avec un autre homme de sa génération ; or, deux hommes peuvent-ils vivre ensemble, collaborer, s'apprécier, ou bien l'un est-il définitivement de trop ?

Pour un écrivain antique ou moderne, aborder ce genre de situation fondamentale ouvre les vannes aux récits : de nombreuses histoires sont à raconter qui illustrent cette expérience de base et en inventorient les multiples aspects, les diverses péripéties. D'autre part, on le pressent déjà, les échos internes au corpus biblique des aventures vécues par les divers binômes fraternels ont des retentissements plus lointains. L'expérience du duo est si générale, elle a été mise en scène et pensée dans tellement de cultures, que la Bible entre en résonance avec d'autres corpus d'histoires.

Je choisis ici de procéder à deux types de démarches comparatives : en partant plus particulièrement du couple gémellaire formé par Ésaü et Jacob dans la Genèse, je propose une comparaison avec les jumeaux grecs les plus célèbres : Castor et Pollux. Puis une seconde démarche amènera à comparer la Bible avec elle-même : les jumeaux de la Genèse servent de référence pour penser d'autres binômes masculins, en particulier les deux premiers rois d'Israël, qui sont contemporains pour le meilleur et pour le pire : Saül et David. Je reprends

---

<sup>1</sup> Voir Gustave Lefebvre : *Romans et contes de l'époque pharaonique*. Librairie d'Amérique et d'Orient. Paris : Adrien-Maisonneuve 1949.

alors la comparaison avec le monde grec en remarquant qu'une cité célèbre, Sparte, placée sous l'invocation des Dioscures, est aussi celle où la royauté est assumée par deux rois. Les couples gémeaux originels et leur expression politique dans les deux cas enrichissent donc la comparaison proposée et, je l'espère du moins, lui apporte quelque crédit.<sup>2</sup>

### Les binômes fraternels de la Genèse

Il n'est pas question de nous arrêter ici sur chaque binôme fraternel dont parle la Genèse, même si la richesse des textes le requiert. Faisons pourtant un premier parcours, centré sur notre « binôme de travail », Ésaü et Jacob, afin d'évaluer la richesse thématique et narrative du motif des deux frères. Si nous avons à continuer notre lecture, nous lirons après la Genèse les débuts de l'Exode où Moïse est envoyé par Dieu en compagnie de son frère Aaron parler au roi d'Égypte. Le binôme fraternel après la Genèse n'a donc pas dit son dernier mot.

#### *Caïn et Abel. Le binôme inaugural et ses successeurs*

Caïn et Abel inaugurent la relation fraternelle dans la Bible. « Adam connut Ève, sa femme. Elle fut enceinte et enfanta Caïn. Elle dit : "J'ai acquis un homme avec le Seigneur." Elle enfanta encore son frère, Abel » (Gn 4, 1-2). La naissance d'Abel est exprimée par une formule ambiguë : « elle continua d'enfanter » ; c'est une expression idiomatique en hébreu, habituellement traduite, comme c'est le cas ici, par « elle enfanta encore ». On peut cependant hésiter sur sa portée exacte : Ève accouche-t-elle de Caïn et d'Abel, lors d'un même travail de parturition ? Les frères seraient alors jumeaux. Le texte évoque-t-il plutôt, avec sobriété, deux grossesses successivement menées à terme ? Le fait qu'on ne puisse pas trancher place la paire fraternelle comme une référence générale pour les binômes qui suivent : que les deux à venir soient effectivement des jumeaux, comme ce sera le cas de Jacob et d'Ésaü dans la Genèse, ou qu'ils naissent en deux accouchements différents, tous se rapportent à Caïn et Abel. Ce n'est pas ici le lieu de commenter le bref texte qui rapporte la relation difficile mettant Caïn aux prises avec son frère. Le texte biblique est d'une exceptionnelle densité : beaucoup est suggéré en très peu de mots. On comprend que tant de récits concernant la fraternité viennent ensuite : ils déploient les enjeux évoqués de manière concise et ramassée dans cette histoire liminaire.

<sup>2</sup> Cet article se voudrait aussi une modeste contribution à l'histoire du double - Doppelgänger, deux corps du roi, etc. - qui constitue une très riche source de comparaisons entre les cultures. Je regrette de n'avoir pas pu faire référence dans cette étude déjà trop longue au beau livre collectif dirigé par Victor I. Stoichita : *Das Double*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag 2006.

Après Caïn et Abel, on parle de Caïn et Seth ; ce dernier est le « fils de remplacement » qu'Adam et Ève enfantent et qui reconstitue un duo de frères. Après le déluge, les fils de Noé essaient à leur tour. Un des descendants de Sem, l'ancêtre éponyme des Sémites, est Héber, l'ancêtre éponyme des Hébreux. De cet homme naissent deux fils (Gn 10, 25-30) : Péleg, l'aîné, et Yoqtan. Ce « petit » a treize enfants. Ces deux hommes incarnent, à l'orée de l'aventure des Hébreux, deux types de fratries que l'on verra désormais dans toute la Genèse : les deux frères et le groupe de treize frères et sœurs.<sup>3</sup> Viennent ensuite les deux fils d'Abraham, Ismaël, qu'il eut d'Agar, la servante de sa femme, et Isaac, le fils improbable que Sara finit par enfanter dans son âge avancé.

#### *Ésaü et Jacob : les jumeaux fondateurs*

Isaac épouse Rébecca et, après une longue phase de stérilité, ils mettront au monde des jumeaux, Ésaü et Jacob : « Le premier sortit entièrement roux, comme un manteau de poils : on l'appela du nom d'Ésaü. Après quoi sortit son frère, dont la main tenait le talon d'Ésaü ; et on l'appela du nom de Jacob (« Il talonne »). Isaac avait soixante ans lorsqu'ils naquirent » (Gn 25, 25-26). Bel exemple de jumeaux disparates : le velu et le glabre.

Au centre du livre de la Genèse commence donc l'histoire de ces jumeaux, peut-être aussi réputés que Caïn et Abel. Ésaü, le poilu, encore appelé Édom,<sup>4</sup> court la steppe et y chasse. Jacob, le glabre (cf. Gn 27, 11) « restait sous les tentes » (Gn 25, 27). Jacob achète un jour le droit d'aînesse de son frère jumeau contre un brouet de lentilles. Plus tard, il mettra les habits d'Ésaü, se couvrira les bras de peau de chevreux afin de paraître velu et il recevra de son père Isaac, âgé et aveugle, la bénédiction qui revient à Ésaü. Il accomplit ce geste à l'instigation de sa mère qui a compris que Jacob était le plus apte à assumer les prérogatives de fils aîné (Gn 27, 5-10). Commence alors un long exil de Jacob : pour fuir la colère de son jumeau, il se réfugie chez son oncle Laban en Syrie. Il épouse chacune de ses filles, Léa, puis Rachel qu'il aime (Gn 29). Jacob n'en a pas fini avec la dualité : chacune de ses deux épouses lui donne aussi sa servante.<sup>5</sup> De ces quatre femmes, Jacob engendrera douze fils et une fille. De Ra-

<sup>3</sup> Avant que Jacob n'engendre une fille et douze fils qui seront les fondateurs des douze tribus, Ismaël, à la génération précédente a eu déjà le même nombre d'enfants, semblablement répartis : une fille (Gn 28, 9) et douze fils, auteurs de douze tribus ismaélites. Le modèle du futur Israël est déjà effectif dans la branche collatérale.

<sup>4</sup> Le nom d'Édom, « le Roux », est formé sur la racine de Adam. Le nom Jacob est formé sur la racine qui désigne le talon. Or, le talon a été donné dans le texte antérieur comme un « lieu clé » d'Eve : le serpent visera au talon la descendance d'Eve (Gn 3, 15). La référence à Adam et Eve ne se perd jamais dans la Genèse.

<sup>5</sup> Le motif du double est partout présent dans l'histoire de Jacob : il reçoit par deux fois le nom d'Israël, il oint deux pierres à Béthel, il voit deux camps d'anges ...

chel et des deux servantes, naissent deux garçons à chacune : les binômes fraternels nous poursuivent.

Quand Jacob revient en terre Promise après de longues années, il rencontre son frère Ésaü qu'il craint encore. L'entrevue se déroule bien : les jumeaux s'embrassent, mais Jacob décide de se séparer de son frère. Ésaü a par ailleurs réussi : il est installé au royaume d'Édom et il y prospère. En regard, Jacob qui a hérité de la bénédiction paternelle dans les conditions que l'on sait est toujours un nomade qui rentre au pays sans que personne l'y attende. Les jumeaux restent différenciés, mais pas comme on aurait pu l'attendre. La bénédiction reçue par Jacob l'a rendu fragile : il n'est pas devenu un détenteur de terres, il séjourne en un pays où la famine va sévir. Ésaü de son côté, qui n'a pas été béni, vit des jours d'opulence en un pays puissant.

#### *Joseph et ses deux fils, Juda et ses jumeaux*

Rappelons enfin que l'avant-dernier fils de Jacob, Joseph, né de Rachel, sera vendu par ses frères (Gn 37) et qu'il fera en Égypte un chemin étonnant, jusqu'à devenir vizir du royaume. Marié à une égyptienne, il y engendre deux fils, Manassé et Éphraïm. Parallèlement, en terre de Canaan, Juda, un autre fils de Joseph, ne parvient pas à lancer sa tribu : ses fils meurent trop vite, l'un d'eux d'ailleurs n'ayant jamais voulu procréer. Il faudra l'astuce de sa bru, Tamar, pour que Juda engendre d'elle des jumeaux, Pérets et Zérah (Gn 38).

Il faudrait de longues et patientes études pour chacun des textes riches que nous venons d'évoquer. C'est surtout le binôme explicitement gémele d'Ésaü et de Jacob que nous retiendrons pour cette étude. Les deux hommes reçoivent chacun un nom supplémentaire qui est aussi un nom de peuple : Édom et Israël (Jacob devient Israël en Gn 32, 29 et 35, 10). C'est dire que leurs périple personnels dirigent l'attention vers le destin des peuples qu'ils présentent : Israël et les nations, comme la tradition juive et chrétienne le comprendront.<sup>6</sup>

#### Castor et Pollux : les jumeaux de la Grèce

Un fait est frappant dans la mythologie grecque : l'abondance des jumeaux. Des dizaines de paires, connues ou moins connues, émaillent les récits, les poèmes, l'iconographie. Peut-on établir une comparaison entre les nombreux jumeaux grecs et les non moins nombreuses paires fraternelles de la Bible, dont la Genèse

<sup>6</sup> Voir plus bas : le nom codé des Romains est Edom pour les Juifs des premiers siècles de notre ère. Pendant cette période, Juifs et Chrétiens se renvoient aussi l'accusation d'être Edom, chaque groupe se donnant pour l'authentique peuple de Jacob. Voir Simon, Marcel : *Verus Israel. Étude sur les relations entre Chrétiens et Juifs dans l'empire romain (135-425)*. Paris : de Boccard 1964.

donne un échantillon ? Seule une tentative DE QUOI ? (Pas trop clair !) peut amorcer une réponse ! En tout cas, une enquête comparative de ce genre ne se situerait pas en terrain inconnu. Les rapports entre Bible et culture grecque sont aujourd'hui bien plus à l'honneur qu'ils ne l'étaient il y a quelques décennies. Je saluerais volontiers ici les travaux déterminants de J. P. Brown qui a enseigné à ne pas craindre les comparaisons menées expérimentalement, mêmes les plus modestes. Elles révèlent toujours des parentés bonnes à penser, dans les mots, dans les représentations, même si l'on ne peut les lire selon des rapports de filiation ou d'influence avérés.<sup>7</sup>

#### *Les Jumeaux et le chemin de la lumière*

Pour partir d'un horizon large, je citerais en premier lieu une étude importante et récente de Kr. Kristiansen et Th. Larsson qui ouvre de nouvelles perspectives à la pensée comparatiste. Les auteurs montrent les relations intenses qui existaient à l'âge du bronze entre l'Europe, l'aire méditerranéenne et le Proche-Orient.<sup>8</sup> Ils notent en particulier que la religion indo-européenne ancienne qui se déploie alors est caractérisée par « une dualité gémele spécifique » qui marque profondément les « institutions ». Les Jumeaux divins et leur sœur, la vierge solaire, sont vénérés sur de vastes territoires. Ils représentent le Matin et l'Étoile du soir qui ouvrent pour leur sœur la porte de la lumière. Comme divinités astrales, garantes du retour quotidien de la lumière du jour, ils sont représentés comme des voyageurs qui accomplissent le trajet qui les amènera à border le seuil de leur sœur Soleil, une fois la nuit traversée.<sup>9</sup> Leurs montures sont des chevaux blancs et sur mer ils circulent sur un vaisseau aux cent rames. Ils sont donc protecteurs des voyageurs, des marins tout particulièrement,<sup>10</sup> eux qui parcourent le monde en permanence. Mais ils sont aussi symbolisés en par ? des représentations plus statiques : deux haches ou deux poutres (c'est le cas en Grèce) qui encadrent le seuil du soleil renaissant. Ces jumeaux ont une sorte de double appartenance : leur origine est divine, mais leur action est faite au bénéfice des humains au mi-

<sup>7</sup> John Pairman Brown : *Israël und Hellas*. 3 volumes. Berlin, New York : de Gruyter 1995, 2000, 2001.

<sup>8</sup> Kristian Kristiansen et Thomas Larsson : *L'âge du bronze, une période historique. Les relations entre l'Europe, Méditerranée et Proche-Orient*. In : *Éditions de l'EHESS, Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2005/5, 60<sup>ème</sup> année, 975-1007.

<sup>9</sup> Raymond Kuntzmann, dans son étude classique, insiste sur les « jumeaux protecteurs, gardiens de l'huis », ainsi que sur les Kerubîm et leur fonction d'encadrement. Voir *Le symbolisme des jumeaux au Proche-Orient ancien. Naissance, fonction et évolution d'un symbole*. Paris : Beauchesne 1983, 89-93 et 106-110. Je n'utilise pas davantage cet ouvrage ici parce qu'il parle très peu de Castor et de Pollux.

<sup>10</sup> Les Dioscures dont nous parlerons, avatars de ces antiques jumeaux, sont présentés, dans la brève hymne homérique qui leur est consacrée, comme les « sauveurs » (c'est le titre qui leur est donné) des marins, apaisant la tempête qui les menaçait.

lieu desquels ils se complaisent. Ils assurent donc une sorte de pont entre mondes divin et humain.

#### *Castor et Pollux, les jumeaux disparates*

La Grèce a conservé de ce passé gémellaire un très grand nombre de paires divines dont la mythologie rend compte. Parmi elles, un duo ressort : les Dioscures, Castor et Pollux (*Poludeukès* en grec). Comme le dit V. Dasen dans un livre magnifique, « leur culte est attesté en Grèce dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et se retrouve dans tout le bassin méditerranéen jusqu'aux confins du monde oriental »<sup>11</sup>. Dans les récits consacrés aux jumeaux, on les présente comme nés de la même mère, Lédà, mais issus de pères différents. Leur mère s'unit en effet la même nuit à Zeus qui avait pris la forme d'un cygne et elle s'unit ensuite à son époux humain, Tyndare. De cette union sont nés les jumeaux, l'un de la semence divine, l'autre de la semence humaine. On ajoute que deux filles furent conçues en même temps qu'eux selon les mêmes modalités : Hélène et Clytemnestre. Castor et Clytemnestre sont ainsi attribués à Tyndare, Pollux et Hélène à Zeus.

Les jumeaux sont donc disparates : leur dénomination hésitante le prouve. On les appelle Dioscures (les « garçons de Zeus », terme utilisé dans le domaine grec), ou Tyndarides (« fils de Tyndare », terme employé dans le monde latin où on les appelle encore *Castores*, les Castors). Leurs provenances différentes – fils d'un dieu et fils d'un mortel – n'empêchent pas que les deux héros s'aiment et s'entraident continuellement. Les versions de leur mort sont divergentes (selon l'une d'entre elles, ils s'affrontent à leurs deux cousins – peut-être jumeaux eux aussi) ; elles racontent toutes en tout cas qu'ils se sont soutenus dans un rude combat. Castor y a trouvé la mort et Pollux, l'immortel fils de Zeus, demande à son père alors de trépasser lui aussi. Mais Zeus lui propose une alternative : ou bien jouir seul d'une immortalité bienheureuse, ou bien partager avec son frère Castor une « double nationalité » post mortem : pendant six mois les deux frères iront chez les morts dans l'Hadès souterrain, pendant six mois ils partageront la gloire olympienne des dieux. Pollux se rallie sans hésiter à la seconde proposition. Les deux frères continuent donc à partager leurs existences contrastées.

#### *Le poilu et le glabre : Dioscures et jumeaux bibliques*

Leurs représentations les montrent parfois égaux l'un à l'autre, en symétrie presque parfaite ; parfois aussi, leur différence est suggérée : Castor a une barbe, signe du vieillissement de son corps de mortel, tandis que Pollux demeure glabre, dans l'épanouissement de son âge d'éphèbe qu'il ne dépassera plus. D'autre part, même s'il est difficile de trouver une étude spécifique sur ce point,

<sup>11</sup> Véronique Dasen : *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*. Kilchberg (Zürich) : Akanthus Verlag 2005, 105.

les noms des deux héros méritent attention : le mortel barbu s'appelle Castor, ce qui est par ailleurs le nom d'un petit animal velu et industriel, tandis que le fils de Zeus est nommé Poludeukès (que le latin a abrégé en Pollux) qui semble signifier le « Très Doux ». Le fait qu'il soient jumeaux et différenciés, le fait que leur iconographie et leurs noms mettent en valeur une opposition entre poilu et lisse les rapprochent de nos jumeaux bibliques : Ésaü, le velu, et Jacob, le glabre. Même si les Dioscures s'entendent alors qu'Ésaü et Jacob vivent plutôt une dissonance, on trouve dans les deux cas une répartition entre les frères des espaces et des activités. « Castor se plaît aux chevaux et (son frère) né du même œuf au pugilat » dira Horace dans une satire (II, 1, 26–27). La légende de leurs séjours alternés dans le monde des morts et dans celui des dieux met en scène la disparité de leurs natures et des lieux auxquels elles correspondent.

Ésaü est, lui, le chasseur du désert qui se déploie dans le monde de la sauvagerie ;<sup>12</sup> Jacob est un homme plus rassis qui reste auprès des espaces habités. L'un et l'autre passeront d'ailleurs à d'autres horizons : Jacob devient pasteur pour son beau-père Laban pendant vingt ans de sa vie et Ésaü trouve son accomplissement dans le royaume d'Édom où il fait souche. Que Jacob capte la bénédiction liée au droit d'aînesse dévoile tout autant la « fraude » dont il use pour arriver à ses fins que la dissemblance des destins que la primogéniture impose. Même jumeaux, les deux ne sont pas semblables et ne reçoivent pas semblables honneurs. Cela dit, comme nous l'avons suggéré, le contenu de la bénédiction et de l'héritage que l'aîné est appelé à recevoir ne se manifeste que peu à peu. Il ne s'agit en fait pas d'être détenteur d'un privilège, mais bien d'assumer une promesse mystérieuse que Dieu a faite : recevoir une postérité dans une terre où il n'est pas aisé de s'établir. Ésaü, dénué de son droit d'aînesse, finit en riche potentat sur la terre d'Édom dont il porte le nom. Jacob, captateur d'héritage, se retrouve errant avec femmes et enfants sur une terre dont il devra en définitive partir.

#### *L'épopée de Gilgamesh : une source commune ?*

On ne peut pas montrer une corrélation claire entre les récits concernant les Dioscures et ceux concernant les fils d'Isaac et de Rébecca. Ce qui est possible par contre est de multiplier ce genre de comparaisons afin d'établir une base substantielle de matériaux. Par ailleurs, il est avéré que des influences orientales ont pu toucher les cultures situées plus à l'ouest et les abreuver aux mêmes sources. Kristiansen et Larsson montrent ainsi que des représentations gémel-

<sup>12</sup> La Septante, la traduction grecque de la Bible hébraïque, commencée en milieu juif au 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère à Alexandrie, qualifie Esaü de *agroïkos* (Gn 25, 27) « rustique », « qui appartient à l'agros », c'est-à-dire au monde non cultivé, en dehors des zones habitées. La Septante use du même terme pour évoquer Ismaël (Gn 16, 12). Les deux frères écartés dans les deux générations successives sont appariés comme relevant du monde sauvage.

lares déjà en circulation dans l'aire indo-européenne se sont retrouvées placées, à l'âge du bronze, « dans un cadre religieux et politique nouveau et plus complexe, dont les origines extérieures sont à rechercher en Méditerranée orientale et en Eurasie »<sup>13</sup>. Et nos auteurs de signaler l'importance qu'a pu avoir l'épopée de Gilgamesh, mise par écrit au cours du 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

Cette épopée dont les parties les plus anciennes sont écrites en sumérien a été continuellement traduite et exportée ; c'est un véritable best-seller de l'Antiquité. On en trouve par exemple un morceau de tablette, daté du 14<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à Meggido en Israël.<sup>14</sup> L'œuvre évoque Gilgamesh, vraisemblablement un roi historique que l'inspiration épique a héroïsé. Ce monarque règne dans la cité d'Uruk et sa mère dont il est proche est la déesse des buffles, Ninsuna. Les dieux envoient contre lui un être redoutable et velu, Enkidu, qui vit dans la steppe avec les animaux. Gilgamesh entend parler de cet ensauvagé et désire le voir, sans savoir qu'il a pour mission de le terrasser. Il dépêche alors une fille de joie pour adoucir le rustre et le préparer à une vie civilisée. La femme réussit, Enkidu se découvre séparé désormais des bêtes dont il accompagnait la course. Il se rend à la ville, rencontre Gilgamesh et, contre toute attente, les deux hommes finissent par devenir des amis inséparables, qui s'appellent désormais « frères » et « jumeaux ». Ils courent ensemble l'aventure périlleuse de la forêt des cèdres jusqu'à ce qu'Enkidu meure et que Gilgamesh se lance dans de nouveaux périples pour découvrir le secret de l'immortalité.

Le binôme des héros est intéressant : un homme de la ville, qui a une relation privilégiée avec sa mère, rencontre un vagabond poilu de la steppe. L'initiation entre les deux est prévisible, mais l'amitié l'emporte finalement, et même, de l'aveu des principaux intéressés, une réelle fraternité, voire une jumeauté. On retrouve dans ce binôme des traits que nous avons notés dans la Bible pour nos binômes fraternels bibliques ou grecs. N'en citons qu'un exemple : la différence des lieux entre les frères. Ismaël et Ésaü hantent les espaces sauvages, leurs correspondants respectifs, Isaac et Jacob, résident dans les zones habitées des campements, Castor et Pollux partagent leur éternité entre le monde inférieur et le monde supérieur. De même Enkidu vient de la steppe farouche tandis que Gilgamesh habite un palais urbain.

### Influences ?

Si une influence de cette épopée orientale est perceptible sur les récits concernant les Dioscures, c'est dans la narrativité qu'elle affleure. Les Gémeaux grecs ne sont pas des entités statiques. Comme Gilgamesh et Enkidu, ils vivent ensemble des aventures et Pollux ne peut se résoudre à perdre Castor. Ces actions

<sup>13</sup> Kristiansen et Larsson, op. cit., p. 1000.

<sup>14</sup> Jean Bottéro (traduction et présentation) : *L'Épopée de Gilgamesh : Le grand homme qui ne voulait pas mourir*. Coll. L'aube des peuples. Paris : Gallimard, 1992, 46.

en commun et cette affection réfractaire au poids du destin sont des fauteurs d'histoires.<sup>15</sup> Pareillement, Ésaü et Jacob dans la Bible déclenchent de longs développements narratifs qui conjuguent saga familiale, chronique amoureuse et conscience politique. Ésaü porte le nom du pays où il s'installera, Édom, et Jacob reçoit le nom d'Israël (Gn 32 et 35).<sup>16</sup> Édom devient aussi, durablement dans le judaïsme, un nom de code qui désigne tout ennemi d'Israël.<sup>17</sup> La geste d'Ésaü et de Jacob a donc une portée historique, une dimension descriptive de l'histoire des peuples qui descendent de ces jumeaux fondateurs. On peut faire un parallèle avec la tournure que prennent à Rome Castor et Pollux : ils s'historicisent, selon un mouvement souvent vérifié chez les Latins. Ne montre-t-on pas encore au temps de Cicéron<sup>18</sup> l'empreinte laissée par le cheval de Castor quand le héros et son frère venaient au secours des Romains lors de la bataille du lac Régille (499 avant J.-C.) ?

Ésaü et Jacob : une logique jumeauté applicable à la royauté biblique

Demeurons sur cette dimension historique des jumeaux dans la Bible. Ésaü et Jacob fondent des peuples (cf. Gn 25, 23) et amorcent l'histoire à venir de ces peuples, riche et complexe. Ils se découvriront souvent ennemis, ils savent pourtant qu'une fraternité originelle les unit.<sup>19</sup> Mais un autre « régime d'historicité »

<sup>15</sup> Dans une étude qui, à ma connaissance, n'existe qu'en arabe (ne connaissant pas cette langue, je n'ai eu sur ce livre qu'un rapport indirect), l'anthropologue syrien Firas al-Sawah propose un autre apport de l'épopée de Gilgamesh : elle aurait influencé le personnage et le cycle d'Héraklès. Comme Gilgamesh, Héraklès – Hercule est un puissant guerrier, en partie divin, qui accomplit tout un ensemble de hauts-faits. Dans la Bible, l'influence d'Hercule – et donc possiblement de Gilgamesh, l'ancêtre – est aussi à décrypter chez Samson (Jg 13-16).

<sup>16</sup> Un parallèle a été proposé entre Ésaü et Jacob qui se combattent déjà dans le ventre maternel (Gn 25, 23) et la rivalité prénatale des jumeaux Proetos et Acrisios dans le ventre de leur mère Agléa pour le trône d'Argos qui doit leur revenir. Leur histoire à l'âge adulte est pleine de péripéties. Voir Robert Graves et Raphaël Pataï : *Les mythes hébreux*. Paris : Fayard 1987, 193.

<sup>17</sup> M. Hadas-Lebel (*Jérusalem contre Rome*. Paris: Cerf, coll. Patrimoines 1990, 465) montre que pour les Juifs des premiers siècles de notre ère, les Romains sont appelés de façon voilée Édom : Édom est le nom par excellence de tout ennemi d'Israël. De plus le nom ROMÉ est l'anagramme de l'hébreu ÉDOM, sachant que le D (daleth) et le R (resh) sont des lettres presque identiques dans l'écriture hébraïque carrée. Le code n'est pas si impénétrable comme le dit notre auteur : « les Romains eux-mêmes sont supposés connaître le surnom qui leur est donné dans l'exégèse scripturaire des Juifs ».

<sup>18</sup> Cicéron: *De Natura Deorum*. III, 5.

<sup>19</sup> M. Hadas-Lebel (op. cit. p. 461) écrit à ce propos : (première version était juste !) « C'est à partir du second siècle [ap. J.-C.] que commence à être attestée dans la tradition rabbinique une idée destinée à une grande fortune dans le Midrash : celle qu'Israël et Rome sont unis par les mêmes liens de fraternité que Jacob et Ésaü ».

procède de ces deux fondateurs. Ils réapparaissent dans certains textes bibliques, non comme les personnages caractéristiques qu'ils étaient dans la Genèse, mais comme les pourvoyeurs cachés d'une intelligence gémellaire des situations. Expliquons-nous.

#### *Les rois d'Israël vont par deux*

Dans les livres de Samuel apparaît une nouvelle institution en Israël : la royauté. Le peuple veut un roi « à la manière des autres nations » (1 S 8, 5). Dieu s'y refuse d'abord, puis accepte du moment qu'il ait son mot à dire : il y aura bien un roi, mais il ne sera pas tout à fait conforme aux souverains habituels. Quel sera-t-il ? C'est justement le projet de ces livres de faire apparaître cette réalité renouvelée. Le roi reçoit une onction qui marque son appartenance à Dieu ; il est pour cette raison appelé du titre d'Oint. Le terme oint, quand il est repris de l'hébreu, est adapté par le mot de messie, quand il acclimate le mot grec correspondant, il donne le vocable christ. On parle habituellement du roi messie d'Israël au singulier, pourtant une chose est sûre : le roi ne va pas seul ; il est toujours accompagné d'un autre. Les messies vont par paires.

David reçoit l'onction alors que Saül est encore l'Oint du Seigneur (1 S 16, 1-13). Pendant des années, les deux hommes coexistent avec maintes difficultés ; jusqu'à la fin du règne de David, un doute subsiste chez beaucoup en Israël : Saül et sa descendance ne gardent-ils pas plus de droits au trône que David et sa dynastie (2 S 16, 5-13 ; 2 S 20) ?

Quand Saül meurt et que David semble désormais sur le trône de manière incontestable, plusieurs personnages s'affichent comme des rois potentiels. Abner, le cousin du défunt Saül, paraît un rival plausible. Il a installé sur le trône de Saül un des fils survivants de ce dernier, le faible Ishbaal, espérant peut-être par lui accéder au pouvoir (2 S 2-4). Une fois réglée cette recrudescence de candidats à la royauté, David quitte précipitamment Jérusalem devant son fils Absalom, qui tente d'un coup d'Etat (2 S 15). Après la mort d'Absalom, on apprend que le jeune homme avait reçu une mystérieuse onction (2 S 19, 11) : il fut donc un messie caché du vivant de son père. Avant de mourir, David fait oindre Salomon son fils comme successeur : deux messies cohabitent à nouveau pendant quelques temps (1 R 1-2, 10). Après Salomon, le royaume de David est scindé en deux royaumes : celui du Nord avec comme capitale Samarie, celui du Sud centré sur Jérusalem (1 R 12). Ils ne sont pas équivalents en dignité ni en légitimité, mais ils instituent pour longtemps le concept d'une double royauté. De son lancement avec Saül jusqu'à la période de la prise de Jérusalem où les rois sont tués ou déportés, il n'y a pratiquement jamais eu de roi messie solitaire. Que son alter ego soit parfois un usurpateur ou un félon, ne change pas grand chose au problème de fond : pourquoi y a-t-il un associé dans la sphère du pouvoir royal ?

#### *Le modèle des binômes de la Genèse*

Un des binômes les plus célèbres que nous présente le premier livre de Samuel est celui que forme Jonathan et David. Jonathan est le fils de Saül : c'est lui qui doit régner après son père (1 S 13-14). David est un jeune berger qui a reçu l'onction privément et que Dieu destine à devenir roi (1 S 16-17). Jonathan comprend vite que David est celui qui règnera ; il accepte de se démettre de sa qualité de Kronprinz et favorise David malgré les récriminations de son père Saül qui ne rêve que de le supprimer ou ce dernier (clarté du texte) (1 S 18-23).

Cette belle amitié à fortes connotations politiques est évoquée en références implicites aux binômes de la Genèse. Donnons quelques brefs exemples de ce phénomène massif et précis. David se rend un jour auprès de Jonathan pour lui dire à quel point son père Saül se fait menaçant. Jonathan propose à son ami d'aviser loin des oreilles indiscrètes : « Viens, sortons aux champs » (1 S 20, 11). Cette petite phrase n'a l'air de rien, et pourtant c'est celle qu'employa jadis Caïn pour convier son frère Abel à une promenade : « Viens, allons aux champs » (Gn 4, 8).<sup>20</sup> Mais ici, pas de fatalité : Jonathan emmène son « frère » pour le sauver de la mort, non pour répéter le meurtre antique de Caïn envers Abel. En regard, le binôme que forme David et son collègue royal Saül est aussi esquissé en relation à Caïn et Abel. Après sa victoire sur Goliath, David est acclamé par les femmes d'Israël. Saül s'irrite alors. Le texte dit littéralement : « Cela brûla beaucoup pour Saül » (1 S 18, 8). Cette expression reprend celle que la Genèse avait inaugurée à l'endroit de Caïn. Celui-ci vit que le sacrifice d'Abel son frère avait été agréé par Dieu, et pas le sien : alors « cela brûla beaucoup pour Caïn et son visage tomba » (1 S 18, 5). De fait, le renvoi au binôme fondateur demeure dans toute l'histoire de Saül et David, d'autant plus que David, comme Abel, est un berger, alors que Saül, comme Caïn, était plutôt un cultivateur avant de devenir roi (cf. 1 S 11, 5-7).

Mais l'histoire de David et de Jonathan reprend aussi bien des motifs de celle d'Ésaü et de Jacob. Le premier geste que fait Jonathan quand il voit David revenir victorieux du combat contre Goliath est de lui donner ses vêtements, insignes et armes de prince (1 S 18, 1-4). Jonathan remet à David des attributs qui le signalaient jusque-là comme fils du roi et héritier du trône. C'est un retournement de la fraude de Jacob qui revêtit sciemment les vêtements de son frère afin de se faire passer pour lui auprès d'Isaac.

On pourrait multiplier les illustrations de ce genre qui manifestent un programme concerté. David et Jonathan, Saül et David, d'autres binômes encore dans la sphère royale sont présentés en référence plus ou moins appuyée aux paires fraternelles de la Genèse. Ces références entraînent à chaque fois un dis-

<sup>20</sup> Cette phrase n'existe en fait que dans la Septante. Les traducteurs grecs lisaient avant notre ère un texte hébreu qui, très certainement, comportait ces paroles de Caïn, et donc ils l'ont traduit en conséquence. Le texte hébreu sur lequel se fondent nos traductions modernes, en ne donnant pas cette phrase de Caïn, accentue l'image d'un homme autarcique qui ne veut parler ni avec Dieu ni avec son frère.

cernement : le binôme concerné dans les livres de Samuel piétine-t-il dans la répétition des dissensions antiques ou bien, dans la même situation de tension et de possible rivalité, trouve-t-il un chemin nouveau ?

Pourquoi les structures gémeillaires du pouvoir ?

Le pouvoir royal dans la Bible a donc une structure gémeillaire. Pourquoi en est-il ainsi ? La réponse est forcément complexe parce que cet état de fait ne résulte pas de l'application d'une institution claire et raisonnée ; c'est une réalité qui s'impose. La dualité du pouvoir royal n'est pas explicitement prévue, pourtant elle s'avère constitutive de ce pouvoir.

Dans ce persistant dédoublement que nos textes donnent à parcourir avec le fil rouge des binômes de la Genèse, on peut décrypter un enjeu de fond : assumer à nouveau, dans la sphère du pouvoir, les mille aléas de la gémeillité. Un roi ne peut régenter l'existence de ses sujets qui vivent les uns avec les autres que s'il est taradé par cette altérité au lieu même du pouvoir. Saül découvre dans son entourage David, qui a fait l'objet d'une élection divine semblable à la sienne. Saül qui faisait du pouvoir son affaire est comme rattrapé dans ses retranchements régaliens par la présence de ce coprince ; elle l'oblige à reconnaître que la royauté n'est pas toute entière là où il est. Cette royauté duelle annonce donc qu'elle débordé au-delà d'un détenteur unique ! Un des critères d'une authentique royauté se reconnaît là : est vraiment royale la personne qui accepte que sa dignité échoie en partage à un autre, sans elle-même s'en estimer diminuée.

Les Dioscures à Sparte et la royauté jumelle.

La royauté biblique nous ramène aux Dioscures qui furent particulièrement honorés à Sparte. Dans cette cité, la royauté est double : deux rois, issus de deux familles, s'y partagent traditionnellement le pouvoir.

#### *Les deux rois et les Dioscures*

Beaucoup d'explications ont été données à ce fait. Pierre Carlier, dans son ouvrage magistral sur la royauté grecque,<sup>21</sup> propose de revenir à la raison traditionnelle qu'Hérodote alléguait : « Les deux familles royales tireraient leur origine des deux jumeaux Proclès et Eurysthènes, fils du premier roi de Sparte Aristodémos : à la mort de leur père, la Pythie, interrogée par les Spartiates, aurait or-

<sup>21</sup> Pierre Carlier : *La royauté en Grèce avant Alexandre*. Études et travaux publiés par le Groupe de recherche d'histoire romaine de l'Université des sciences humaines de Strasbourg, VI. Strasbourg 1984, 298.

donné de les tenir tous deux pour rois » (Hérodote: L'enquête VI, 52). Hérodote signale en outre qu'il a recueilli cette tradition des Spartiates eux-mêmes. Les premiers jumeaux royaux sont en quelque sorte la manifestation des Dioscures sur terre, sans en être les descendants « biologiques ». Mais la royauté double qu'ils instituent trouve son modèle et sa garantie dans la conjointe royauté de Castor et Pollux qui passent pour avoir régné à Sparte avant Ménélas.<sup>22</sup>

Cette double monarchie s'est ainsi perpétuée longtemps. Carlier montre que les deux rois sont parfois en désaccord et que leur pouvoir n'est pas pensé de manière collégiale :<sup>23</sup> il se trouve qu'ils sont deux et c'est le charisme de l'un ou de l'autre qui fait parfois la différence quand un litige survient.<sup>24</sup> Il y a dans cet « impensé » du pouvoir royal – la dualité –, des éléments qui rappellent la royauté biblique : elle aussi « s'improvise » double.<sup>25</sup>

#### *Royauté biblique, royauté spartiate ?*

Peut-on trouver une relation entre Sparte et Israël concernant la royauté ? Pour répondre à cette question, il est bon de se situer d'abord dans l'horizon général que j'évoquais plus haut : les relations entre la Bible et le monde grec. Certains soutiennent aujourd'hui une possible influence des écrivains grecs – d'Hérodote par exemple – sur les textes bibliques, du moins sur leur rédaction finale.<sup>26</sup> Une

<sup>22</sup> Il faut au passage rappeler que Ménélas forme avec Agamemnon un binôme fraternel célèbre. Agamemnon est roi d'Argos ou de Mycènes, et Ménélas, roi de Sparte. Les deux frères sont les leaders de l'armée grecque à Troie.

<sup>23</sup> Carlier, op. cit., p. 291-292.

<sup>24</sup> Bruno Cany montre que l'antique royauté laisse place à une distinction entre *basileia* et *archè*. Le pouvoir royal est séparé du *gouvernement* qui permet la multiplication des hautes magistratures. Peut-être le concept de double royauté relève-t-il d'un premier mouvement de distanciation du pouvoir royal avec lui-même ; c'est du moins l'hypothèse que je formule ici. Voir de cet auteur *Homère, une anthropologie poétique de la vérité*, 2 volumes. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion 2003, 440 ss.

<sup>25</sup> Il faudrait aussi mentionner la royauté athénienne. La ville se donne un roi mythique qui est Kékrops, mais sa nature est double : il est mi-homme, mi-serpent. Et puis, comme le montre Laurent Gourmelen, Kékrops a des « doubles » pour ce qui est de l'ancienneté : plusieurs autres personnages lui disputent le titre de premier roi. Kékrops, qui passe pour un étranger au sol athénien, est mis en balance avec Érechtée qui est un pur autochtone : deux figures royales marquent « un redoublement de l'origine ». Voir *Kékrops, le Roi-Serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*. Coll. Études anciennes n° 129. Paris : Les Belles Lettres 2004 (voir p. 84, n. 71 pour la formule citée ; p. 95-97 pour les figures de doubles).

<sup>26</sup> Voir le livre de Jan-Wim Wesselijs : *The Origin of the History of Israel. Herodotus's Histories as Blueprint for the First Books of the Bible*. JSOT Supplement Series n° 345. Sheffield: Academic Press 2002. L'auteur montre des parentés dans la structure des livres. Les auteurs bibliques se seraient inspirés de la composition de certains livres

élite cultivée juive, frottée de littérature grecque, aurait-elle introduit des éléments tirés des auteurs grecs pour raconter les événements de l'histoire des Hébreux ?<sup>27</sup> Le but n'est pas ici de conclure sur cette question, mais plutôt de donner des matériaux pour y répondre.<sup>28</sup>

Une histoire est particulièrement frappante dans l'histoire de Sparte telle qu'Hérodote la raconte (L'Enquête V, 39-40) : celle du roi Cléomène (545-489 av. J.-C.).<sup>29</sup> Son père Anaxandride avait épousé une femme qu'il aimait ; or, elle demeurait stérile. Les épheores et les Anciens de la cité lui enjoignirent alors de répudier cette épouse pour en prendre une autre qui puisse lui donner un héritier. Anaxandride refusa ; il se vit alors proposer une autre solution : garder son épouse et en prendre une seconde. C'est ce qu'il fit, et celle-ci devint enceinte rapidement. Mais la première devint elle aussi enceinte, à peu près à la même époque. Deux fils naquirent donc à peu d'intervalle : Cléomène pour la seconde femme, Dorieus pour la première. Celle-ci, contre toute attente, enfanta encore deux autres fils : Cléombrotos et Léonidas dont Hérodote nous apprend qu'ils étaient peut-être jumeaux.

En tout cas, il naquit une rivalité entre Cléomène, le fils de la seconde épouse, né en premier, et Dorieus, le fils de la première. Autant Dorieus excellait en tout et pouvait légitimement espérer le trône de son père, autant Cléomène manifestait une nature déséquilibrée. Pourtant, selon loi d'airain de la primogéniture, Cléomène devient roi, tandis que Dorieus, dégoûté, partait fonder ailleurs une colonie spartiate ; il trouva la mort dans cette entreprise. Cléomène fut donc roi et laissa libre cours à sa folie jusqu'à ce que sa famille l'enferme et qu'il se donne la mort d'une manière atroce.

d'Hérodote et auraient transposé cette architecture textuelle dans des livres ou parties de livres bibliques, qui eux-mêmes auraient inspiré d'autres ensembles du corpus bibliques.

<sup>27</sup> C'est une idée étayée par de multiples exemples que soutient Philippe Wajdenbaum, ethnologue de la mouvance lévi-straussienne d'une manière particulièrement brillante et polémique. On attend une parution de sa thèse soutenue en 2008 à l'Université Libre de Bruxelles et intitulée : *Analyse structurale de la Bible hébraïque : Les Argonautes du désert*, ULB, faculté des sciences sociales, politiques et économiques.

<sup>28</sup> Voir J. P. Brown, op. cit., vol. II. On y lira avec profit le chapitre 12 du volume II : « Divine Kingship, Civic Institutions, Imperial Rule », p. 118, avec une attention particulière au paragraphe intitulé : « The highest state office comes to be collegially shared by two men » (p. 104). L'auteur y donne un bref dossier des fonctions suprêmes tenues par deux hommes : les suffètes à Carthage, certains rois à Rome, puis les consuls, les rois à Sparte etc. On notera un rapprochement intéressant entre les suffètes et les deux fonctionnaires en chef sous l'autorité du roi d'Israël dont parle la Bible en 2 Chroniques 19, 11.

<sup>29</sup> Il faudrait davantage faire droit à l'étude posthume de Georges Devereux : *Cléomène le roi fou*. Paris : Aubier 1995. La préface de Jacquy Chemouni (« Histoire et psychanalyse : à partir de l'œuvre de Georges Devereux », 9-46) développe un type d'approche auquel il serait aussi intéressant de recourir pour notre thème.

Tous ces éléments rappellent des données qui concernent Jacob dans la Genèse : un homme époux de deux femmes, l'une bien aimée, mais stérile, l'autre moins aimée et féconde. Ils semblent étonnamment proches aussi de certains faits concernant Saül et David. Saül, ayant accédé au pouvoir, sombre vite dans une folie meurtrière, tandis que David, paré de toutes les qualités, s'achemine vers la royauté. David doit s'enfuir pendant des années devant les incessantes poursuites de Saül. Ce dernier meurt finalement sur les monts de Guelboé. Il se jette sur son épée (1 S 31, 4) : c'est un des rares suicides que l'Ancien Testament raconte.<sup>30</sup>

### *Les Spartiates abrahamiques*

Il faudrait bien entendu analyser beaucoup plus soigneusement les histoires ainsi comparées. Une pièce est en tout cas à verser au dossier ; elle constitue un autre aspect de la réponse à la question : peut-on montrer une relation entre Israël et Sparte ? Un texte biblique atteste formellement d'un lien de fraternité entre les Hébreux et les Spartiates. Il s'agit d'un chapitre du premier livre des Maccabées ; ce livre est un deutérocanonique, c'est-à-dire qu'il se trouve écrit en grec, sans original hébreu connu, et qu'il raconte des événements récents (2<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).<sup>31</sup> Le chapitre qui nous retiendra (1 Maccabées 12) raconte comment Jonathan, grand-prêtre de la famille des Maccabées, un Hébreu qui résiste au pouvoir des Séleucides, écrit à Rome et à Sparte afin de trouver des appuis pour son peuple. La lettre qu'il envoie en Grèce salue les Spartiates comme des « frères » du peuple juif. Le vocabulaire de la fraternité revient plusieurs fois dans la missive qui cite également un courrier antérieur envoyé par le roi de Sparte au grand-prêtre juif de l'époque, Onias. Cette pièce d'archive affirmait que les Spartiates et les Juifs sont des frères « et qu'ils sont de la race d'Abraham » (1 M 12, 21), sur la base d'un écrit ancien.

Bien entendu, on peut alléguer qu'il s'agit d'une pratique qui n'est pas sans exemple dans l'Antiquité : telle cité se trouve une parenté avec telle autre afin

<sup>30</sup> La mort de Saül rappelle aussi la mort d'un autre roi, un grec celui-là : Ajax. Ajax, roi de Salamine (un nom aux consonances sémitiques), anéanti de ne pas avoir reçu les armes d'Achille, est pris de folie, tue les troupeaux qui devaient nourrir les Grecs dans la plaine de Troie, puis, se rendant compte de son geste, se jette sur son épée (cf. Sophocle : *Ajax*, vers 905-906). Tous ces éléments (dépêcement du bétail, accès de folie, suicide final) se retrouvent à divers moments de l'histoire de Saül.

<sup>31</sup> À ce titre, il n'appartient pas au canon que les Juifs ont mis au point dans les premiers siècles de notre ère. Il se trouvait à date ancienne dans la liste « pré-canonique » des livres bibliques. La Septante contenait quatre livres des Maccabées. Après maintes délimitations, les deux premiers ont été gardés dans le canon dans les Églises catholique et orthodoxe.

d'établir des relations diplomatiques et économiques sur une base « historique ». <sup>32</sup> Ce qui est cependant remarquable est que le grand-prêtre Jonathan, qui résiste à l'invasion de la culture grecque à son époque, se fonde sur cette fraternité abrahamique d'Israël et de Sparte pour continuer ses relations avec cette cité grecque. La double royauté spartiate qui semble s'être éteinte à l'époque de ces lettres et la royauté bicéphale qu'Israël a toujours connue constituent-elles des composantes qui apparentent les deux nations ? Les deux fils d'Abraham, Ismaël et Isaac, sont-ils évoqués comme les garants des relations bilatérales entre la cité péloponnésienne et le peuple centré sur Jérusalem ? Fournissent-ils un modèle repérable au pouvoir royal dédoublé qui subsista dans chaque peuple ?

#### Conclusion : les Gémeaux dans le Nouveau Testament

Le Christ que les évangiles nous présente est d'abord manifesté dans les logiques fraternelles de l'Ancien Testament. Il naît peu de temps après Jean-Baptiste et vient sur ses brisées. Jean est nettement proposé comme un homme du monde sauvage : il est habillé d'un manteau en poils de chameau et il hante le désert où il invective rudement certains groupes qui l'approchent. Il se nourrit d'aliments crus (Matthieu 3, 4-10). <sup>33</sup> Jésus au contraire vit à la ville et mange des aliments cuits ; il entretient avec sa mère une relation privilégiée (Luc 2). On retrouve dans ce binôme bien des éléments que nous avons notés pour Gilgamesh et Enkidu, pour Castor et Pollux, pour Jacob et Ésaü. Si on lit les deux premiers chapitres de l'évangile de Luc, on constate même un véritable programme de reprises organisées. Jean-Baptiste naît d'un vieil homme, Zacharie, et d'une vieille femme, Élisabeth son épouse. Cette dernière a une cousine, Marie, qui reçoit la visite d'un ange, et ce messager divin lui annonce qu'elle concevra un fils : à quoi la jeune femme répond qu'elle est « la servante du Seigneur ». Or, Abraham et Sara avaient une « servante », Agar, qui reçut la visite du premier ange de la Bible, lequel lui fit part qu'elle concevrait un fils (Gn 16). Nouveaux Ésaü et Ja-

<sup>32</sup> Voir Joanthan A. Goldstein : *I Maccabees. A New translation with Introduction and Commentary*. The Anchor Bible, Doubleday, 1976. L'auteur montre bien comment les lettres de Jonathan à Rome et à Sparte s'inscrivent dans les coutumes diplomatiques d'une époque (p. 457-452). L'époque, y compris du côté juif, est friande de découvertes de parentés interculturelles (cf. Goldstein op. cit., p. 458-459). L'historien juif Polyhistor, au premier siècle avant notre ère, se fait ainsi l'écho de traditions selon lesquelles des descendants d'Abraham et de Qetourah - Gn 25, 1-6 - ont laissé leur empreinte dans le monde grec.

<sup>33</sup> Ses aliments sont les sauterelles et le miel sauvage. Ce dernier mot, *agrios*, en grec, appartient à la même famille que *agroïkos*, le terme qui désigne dans la Septante Ismaël et Esau, les deux hommes du désert.

cob, Jésus et Jean sont aussi nouveaux Ismaël et Isaac. Ils entraînent dans cette entreprise de récapitulation les membres de leur entourage. <sup>34</sup>

La figure du messie Jésus, promis à hériter du « trône de David son père » (Lc 1, 32)), retrouve aussi les difficultés inhérentes au pouvoir que David rencontra en son temps, lui et tous ceux qui évoluaient dans la sphère du pouvoir. Jésus est le messie annoncé, pourtant bien des gens se demanderont longtemps si Jean-Baptiste n'est pas plutôt le messie (Lc 3, 15 ; Jn 1, 20). Jésus est roi, mais Hérode n'est-il pas déjà roi, lui qui cherchera à se débarrasser de Jésus dès que ce dernier naquit à Bethléem (Mt 2, 16-18) ? Les binômes royaux, croisés par les binômes fraternels de la Genèse, selon un procédé déjà remarqué dans les livres de Samuel, se retrouvent dans les évangiles, pour manifester le roi messie et les siens. Comme ce jeu comparatif interne à la Bible est lui-même lesté de parallèles établis avec la culture grecque, possiblement influencée par l'Orient, on peut lire les récits concernant le Christ comme l'assomption d'un pan d'humanité, d'une trame aux fils puissamment tissés.

Bientôt l'apôtre Paul, le rival fraternel de Pierre (Galates 2, 11-21), arrivera à Rome où Pierre abordera aussi. <sup>35</sup> La capitale fut jadis fondée par Romulus, assassin de Rémus son jumeau, et Paul lie son destin à cette ville et à l'empire dont elle est la tête. Le bateau qui le conduit à Rome, comme le note la finale des Actes des Apôtres, porte l'enseigne des Dioscures (Actes 28, 11).

<sup>34</sup> La réversibilité joue dans cette reprise : le fils de la promesse dans la Genèse était le fils du vieux couple formé par Abraham et Sara, tandis que le fils de la servante était renvoyé au désert (Gn 21). En Lc 1-2, c'est le fils de la servante qui accomplit la Promesse (Lc 1, 45 et 55), tandis que le fils du vieux couple part au désert rapidement (Lc 1, 80).

<sup>35</sup> Pierre et Paul comme les Dioscures sont représentés sous forme de colonnes. On les appelle traditionnellement « colonnes de l'Eglise ».